

Albert LETOMBE

1877 – 1951

Le Poète Sylvestre
Membre de la Société des Poètes français
et de la Société des gens de Lettres



*« Voilà un poète
auquel on serait désireux de consacrer une plus longue étude »*
Lya Berger

(Secrétaire archiviste de la Société des Poètes français,
femme de lettres [un prix Lya Berger sera créé en 1922
par la Société des gens de lettres « SGDL »]),

*À mes frères Alain et Jean-Pierre,
qui, eux, ont connu notre Grand-père.*

*« Devant une photo !
J'ai sous les yeux une belle
et émouvante petite photo représentant deux frères...
L'un d'eux est notre Alain...
... Le second, c'est Jean-Pierre...
Voilà mes deux petits enfants !
Ils sont tous deux dignes d'être aimés... »*

Albert Letombe

Préambule

Je n'ai pas connu mon grand-père mais avec le temps j'ai appris qu'il était poète.

Il est mort avant que je puisse avoir le moindre souvenir de lui et ma grand-mère est morte, elle aussi, trop vite.

Ma mère, mes frères, eux non plus, ne m'en ont pas parlé ou alors à peine.

Je n'ai pour autant jamais eu le sentiment d'un quelconque secret de famille et je suis certain aujourd'hui qu'il n'y en a jamais eu, mais c'était comme ça, on ne parlait pas du passé...

Non, personne ne m'a vraiment parlé de mon grand-père et pourtant, tardivement, j'ai eu le sentiment d'être de plus en plus à ses côtés de le découvrir, jusqu'à pouvoir lui parler et partager ses rêves, ses amours, ses peines, jusqu'à me transmettre une partie de ses pensées...

Prémontré !

Prémontré, dans l'Aisne, bien plus qu'une abbaye fut la maison-mère d'Ordre Religieux important toujours en activité, a toujours été pour Albert Letombe, la maison du village, ta maison grand-père.

*J'avais une maison faite de briques roses
Qui, pour parure, avait des fleurs, encor des fleurs ;
Ses portes, grâce au ciel, avaient su rester closes
Au souffle desséchant des mortelles douleurs...*

À l'origine, cette maison avait été construite sur un terrain, lieudit à Prémontré « Les prés du Long Champs » acquis par ton père, Édouard Letombe en 1909.

Le plan initial était un peu curieux avec une élévation sur trois niveaux, qui aurait pu être centrale, mais que l'on n'avait flanquée que d'une seule aile, sur la droite en regardant la façade, aile elle-même séparée en deux sur le côté et en son milieu par la montée légèrement plus haute d'un escalier rejoignant le grenier. Sans vouloir t'offenser cette construction avait un air « pas terminé » tant l'œil s'attendait à trouver symétriquement une seconde aile sur l'autre côté, qui ne viendra finalement que sous l'impulsion de ta fille devenue propriétaire, bien d'années après cette construction ou plutôt reconstruction, curieusement à l'identique, car terminée en juillet 1914, cette maison fut occupée et saccagée par les troupes allemandes qui envahirent, en particulier Prémontré, de 1914 à 1917.

Si je m'étonne de l'asymétrie de cette maison, c'est que vous viviez jusque-là au cœur de cette superbe abbaye dont l'architecture est un symbole presque parfait de symétrie (autant que la création humaine l'eût autorisée, aurait dit l'abbé général !).

Et puis contrairement à l'abbaye, cette maison n'était pas orientée au sud. Pourquoi ?

Mais cette maison fut aussi celle de mon enfance où, comme je te l'ai dit, je n'ai pas trouvé ta présence malgré tout l'amour que nous a donné ta « *Lull* », ta femme, notre grand-mère, à mes deux frères et à

moi, alors que maman devait malheureusement nous laisser la semaine pour son travail.

Pour nous cette maison était celle des femmes puisque, avec « *ta Lull aux cheveux d'or* », cohabitait aussi sa belle-sœur, ta sœur Marguerite, notre tante, notre tante Didite.

Une maison de femmes où tu n'apparaissais pas, sauf, en cherchant bien, sur une étagère par le bonheur des publications de tes poèmes, ou accroché à quelque mur, un de tes tableaux.

Pour autant, on ne nous parlait pas, ou peu en tout cas, de toi.

Mes jeux dans cette maison ou dans le jardin près du grand saule pleureur où, « *dès l'aube, des oiseaux chantaient avec tant de candeur et tant de piété que tu te figurais que tous ces petits êtres étaient les messagers d'une douce Divinité* », dans mes jeux... Non, tu n'intervenais pas.

Et puis, longtemps, longtemps après que les Letombe eurent quitté cette maison, mais pas la terre de Prémontré, lorsque ce que l'on nomme « la vie » nous fit vider pour vendre ce qui était « ton domaine », tout à coup, dans un petit grenier caché dans une malle, oui tout à coup...

Tu étais là !

Première partie :

Rencontre avec mon grand-père

ou

**Le roman de la vie d'un poète
retrouvé**

Un lieu

À la gloire de la Forêt¹
Je ne me sens heureux qu'au plus profond des bois,
Quand les houx agressifs et les calmes ramures,
Après quelques reproches vains, quelques murmures,
M'ont isolé du monde et de ses désarrois.

Albert Letombe

« Comment t'aurais-je appelé si je t'avais connu ?
Oui, grand-père, comment t'aurais-je appelé ?
Entre tous ces grands arbres et parmi toutes les fleurs à tes vers
accrochés,
Je n'aurai su choisir mieux que notre tradition familiale : Pépé.
Et si, pour certains, Pépé, c'est un peu trop « commun », à moi cela
me plaît.

Alors fi des cassandres qui le disent simplet !
Moi j'aurais aimé, Pépé, découvrir avec toi vers les hautes cimes, un rayon,
Une lueur, un parfum que tu as sublimés, du bout de ton crayon.
Mais je ne te connais qu'à travers des papiers,
Très longtemps oubliés dans un petit grenier...
Bien sûr, on m'avait dit que tu étais poète, mais quel poète ?

Et pendant longtemps, j'ai cru que la poésie n'était qu'un regard, un regard fuyant vers un autre horizon que ce trait souligné par l'union de la mer et du ciel, mais je sais aujourd'hui que ce n'était qu'oublier combien ce regard n'est qu'une porte d'entrée vers l'intérieur de soi.

Mais croire que la poésie ne serait qu'un reflet de soi, ce serait ignorer qu'elle se nourrit de nous, de vous, qu'elle se nourrit de tout et qu'elle est digérée par un œil, au notre différent, qui s'appelle : l'âme du poète, façonnée par une Muse : Erato.

« Alors que te prédestinait-il à la poésie, toi, Albert Letombe, né le 24 janvier 1877 à Laon (Aisne), rien, sauf peut-être ce lieu mystérieux

¹ Extrait du poème inédit : « À la gloire de la Forêt » ; archives familiales.

qui s'appelle Prémontré ? Car il ne faut en douter, la poésie n'est pas ce que l'on appelle aujourd'hui l'ADN généalogique des Letombe.

Comme Prémontré et sa proximité n'est pas le berceau de ta famille. Il aura fallu en effet plusieurs générations pour que vous y accédiez et, parmi nos ancêtres, on ne découvre pour l'essentiel que des manouvriers agricoles, voire des meuniers, vivant en Artois jusqu'à ce que, presque brutalement, Édouard, mon arrière-grand-père, qui après avoir été employé de bureau à la préfecture de Laon, soit nommé Économe de l'Établissement de Prémontré.

Mais avant que nous parlions de ta famille, parlons un peu de ce lieu qui sera pour toi un Univers particulier ou plutôt ton Univers.

Prémontré, un Lieu hors du commun, un lieu dont le nom a forgé une légende et surtout un Ordre religieux toujours en activité malgré les vicissitudes de l'Histoire et dont l'abbé général réside désormais au sein du Vatican.

« Tu me l'aurais raconté, toi, n'est-ce pas, l'histoire de ce lieu que tu trouvais « magique » ? Ce lieu où le Verbe a finalement vaincu les maux. Oui, tu me l'aurais raconté et même une légende.

Tous les lieux historiques ont besoin de leur légende, qui, comme beaucoup de légendes, n'ont qu'un lien très lointain, mais un lien quand même, avec la réalité. Il faut toujours que la légende existe, sans elle, un Lieu n'a pas d'histoire.

Dans une forêt hostile où le malheureux Gobain de Voas en avait été victime puisqu'il fut décapité en l'An 670 par des maraudeurs, là où il avait fait jaillir une source à l'origine de la création du village de Saint-Gobain et où naîtra, plus tard, la grande manufacture, dans cette forêt hostile il était un lieu qu'on nomma Prémontré qui donna naissance à une légende :

Le lion de près montré

En la sombre forêt, farouche sentinelle,
Que jalouse le Temps qui la rend éternelle,
Vibrent des voix, des cris d'appel ou des sanglots
Qui ressemblent parfois à la plainte des flots
Quand par les nuits d'été pleure au loin la sirène.
L'aquilon les emporte et les jette à la plaine,
Apeurant les enfants, éveillant les vieillards
Qui laissaient le sommeil envahir leurs regards.
L'un d'eux levant le doigt, sec comme une brindille
Et plissant son œil cave qui scintille
M'a narré ce vieux conte, en la paix d'un beau soir
Et je vous le dirai, mes amis, sans surseoir.

— Il y a très longtemps... en un coin solitaire
Des grands bois imprégnés d'angoisse et de mystère
Se cachait tout le jour un animal maudit
Que le Sire Enguerrand, à l'heure de midi,
Jura d'exterminer de sa lame fidèle.
Là, le baron partit pour lui chercher querelle,
Accompagné d'un seul et naïf métayer
Qui devait seulement tenir son destrier.

— Midi dans la forêt c'est l'heure formidable
Que les piliers géants, du dôme vénérable
Élevés dans la joie ou la peine, au soleil,
Choisissent pour changer leur sève en sang vermeil.
C'est l'heure où, de l'humus, monte un ardent effluve
Qui fait du bois ombreux une féconde étuve,
Où la vie étreint de son frisson
L'insecte coloré, la source, le buisson.
C'est l'heure que choisit la plus humble corolle
Pour s'offrir au baiser de la lumière folle.
L'épilobe et l'œillet, la lysimaque d'or
Deviennent les bijoux d'un sublime trésor
Dont l'arbre, trésorier de splendeur, a la garde.

— Midi ! Le vent lui-même, apaisé, devient barde,
 Et vaincu, porte au loin, à travers les guérets,
 Le cantique d'amour des antiques forêts.
 Sans souci du décor, ni du moment superbe,
 Le hardi chevalier piétine les brins d'herbe.
 Et de son palefroi le galop inégal
 Interrompt le babil du hêtre colossal.
 Le fourré s'épaissit ; qu'importe, il faut qu'il entre
 Au plus creux du dédale, au plus profond de l'ancre
 Il a tiré l'estoc ; on quitte les chevaux,
 Et parmi les halliers, les ravins, les ruisseaux,
 Le noble paladin passe, muet et grave,
 Suivi du jeune gars frissonnant et peu brave.
 « Vois-tu là, devant toi, cet œil phosphorescent ?
 — Maître c'est un lion ! Dit le gueux gémissant.
 — C'est vrai dit Enguerrand, j'en bénis la madone
 Car je crains un lion moins qu'un djinn ou qu'un faune.
 Mais tu me l'as de Près Montré ! Deux pas encor
 Et c'eût été, vraiment, un combat corps à corps ».

Lutter, homme à homme, avec les mêmes armes,
 N'eût point, pour le seigneur, été sujet d'alarmes.
 Car, fut-il Goliath, l'homme le plus viril
 A toujours un défaut qui le met en péril.
 Mais provoquer un monstre aux muscles redoutables
 Que la nature arma d'instincts inexorables
 Autant vaudrait lutter contre le flot hurlant,
 Contre le feu du ciel, contre l'Enfer béant.
 C'est l'inconnu devant lequel le cœur se glace.
 Et si le chevalier n'avait eu tant d'audace,
 Il n'eût, certes, risqué sa vie en ce danger.
 Déjà, son bras faiblit et, pour se protéger,
 L'écu n'est plus si prompt à la vive parade.
 Le glaive, par instants, décroche une estocade,
 Inhabile, et ne peut occire le félin.
 La rage emplît alors le cœur du châtelain.
 Et, tout à coup, poussant une clameur de guerre,
 Il frappe le lion qui rugit de colère,

Et s'élance, effrayant, sur le pâle Enguerrand.
 C'en est fait ! Le vaincu sur le sol est mourant.
 Et, par flots purpurés, le sang bouillant ruisselle
 Sur la pâle oxalide ou la blanche capselle.
 La forêt n'entend plus la suprême clameur
 Qui faisait tressaillir, au loin, l'écho dormeur.
 Et sous les fiers arceaux des voûtes grandioses
 Se reprend à tinter la voix calme des choses.
 Alors, prenant le cor qu'il portait en sautoir,
 Le métayer lança dans la splendeur du soir
 Son hallali brutal dont les notes sauvages,
 Annoncèrent aux bourgs, aux manoirs, aux villages
 Aux laboureurs, comme aux archers casqués de fer
 Qu'Enguerrand l'invincible avait vaincu l'Enfer !

Albert Letombe
 Poème inédit. Archives familiales.

BRUISSEMENTS D'ÂME¹
 « Ô verbe harmonieux, verbe clair des poètes,
 Fervent comme un pétale et vermeil comme un fruit,
 Beau verbe coloré, qu'es-tu, sinon du bruit ? »

Cette légende du lion, de « près montré », n'est sans doute pas à l'origine du nom de ce lieu où la présence avérée d'un habitat romain laisse supposer que Prémontré viendrait sans doute du latin Praemonstratum ou Pratum monstratum, voire Prae montibus tribus (devant les trois monts) conformément à la physionomie des lieux enfoncés dans cette vallée de la Vionne.

Mais, cette légende du lion a néanmoins laissé des traces en la ville de Coucy le Château puisque l'on retrouve encore aujourd'hui une reproduction en pierre de ce fameux lion à l'entrée du parc.

¹ Extrait du poème « BRUISSEMENTS D'ÂME », in *La coupe d'Argile* Eugène Figuière Éditeur – Paris.

C'est ainsi, aussi, qu'il existe un lion dans les armoiries des Sires de Coucy et, qu'avant d'être détruit par les Allemands en 1917, il figurait sur le tympan de l'entrée du donjon une reproduction de ce fameux combat.

Mais Prémontré, c'est surtout l'œuvre de Norbert et de ses disciples.

Au XII^e siècle, dans ce Lieu redevenu, en toute hypothèse, extrêmement sauvage, Norbert et son ami Hugues de Fosses, avec la protection de l'évêque de Laon et des Sires de Coucy, vont fonder un Ordre religieux au rayonnement international considérable.

Au XVIII^e siècle, l'abbaye de Prémontré connaîtra des travaux de reconstruction qui, aujourd'hui encore, malgré les affres de l'Histoire, offrent un écrin architectural remarquable à cet endroit exceptionnel.

Prémontré

Prémontré, pour beaucoup, c'est aujourd'hui la magnificence des trois bâtiments entourant la Cour d'Honneur de ce qui fut l'Abbaye, chef d'Ordre des Prémontrés. Et ce Lieu, malgré de nombreux outrages, a su garder sa somptuosité, un peu timide, parfois trompeuse, car rien ne le destinait, au milieu de la forêt, à un tel faste.

Malheureusement, la protection de saint Norbert n'évitera pas à l'Ordre de Prémontré le chaos de la Révolution de 1789, bien au contraire, qui, après en avoir chassé les religieux, vendra ces bâtiments comme Biens Nationaux.

Commenceront alors, pour ce trésor, des années de malheur.

Cédée une première fois pour y installer une verrerie, l'acquéreur, sans argent vendra pierres, grilles et autres matériaux pour commencer la destruction de l'abbaye, en particulier un monumental escalier détruit à partir de 1792. Et, si l'on parle encore aujourd'hui d'un célèbre escalier, il s'agit de celui qui fut construit dans le palais abbatial et qui présente la particularité d'être un chef-d'œuvre de stéréotomie¹, décrit par M. Pérouse-de-Montclos comme un « escalier à vis de Saint-Gilles suspendu, à cage et jour ovale. L'hélice du demi-berceau perd progressivement la pente à recevoir les paliers, puis après un brusque ressaut, retrouve la pente des volées. Il comporte plusieurs lunettes »².

Et Norbert transformera la possibilité en merveilleuse réalité.

Par nature, Prémontré se devait d'être un asile et les tentatives, contre nature, d'y établir une industrie ne pouvaient prospérer.

Malheureusement, chassant la vie religieuse de cette vallée, la révolution de 1789 bouscula cet « Ordre naturel des choses » comme nous le savons, pour y installer une verrerie !

¹ Martine Plouvier : *L'Abbaye de prémontré aux XVII^e et XVIII^e siècles ; Histoire d'une reconstruction* ; Louvain 1985, p. 213.

² Pérouse-de-Montclos (Jean Marie) : *L'architecture à la française*, Paris 1982, p. 308 ; cité par Mme Plouvier.

Après diverses vicissitudes et de nombreuses détériorations, dues au premier acquéreur, l'abbaye fut rachetée en 1802 par Augustin Deviolaine, qui ne put cependant que limiter la ruine des bâtiments déjà trop délabrés, mais à qui l'on doit, en 1819, la construction des deux bâtiments entourant la grille de la porte d'entrée actuelle. Il continua néanmoins l'industrialisation des lieux en installant une verrerie de verre à vitre, de glaces et de bouteilles, activité florissante dont l'ombre indisposa tant la grande manufacture des glaces de Saint-Gobain, qu'elle en racheta les lieux pour finalement les abandonner, après avoir éliminé un concurrent.

Et l'abbaye abandonnée, en octobre 1843, retrouva la forêt, parfois envahissante, pour abriter sa solitude et s'endormir dans le silence...

MES AMIS LES FOUS¹
« Mes amis les fous, dans le matin bleu
Élèvent leurs voix dolentes
Leurs voix sans écho, dont les phrases lentes
S'en vont « à la queue leu leu ».
...
Ils parlent, les fous, grisés par l'azur ;
Ils se tairont quand la lune
Errante et, comme eux, pleine d'infortune,
Luira dans le ciel obscur ! »

Un asile

Faut-il voir cependant dans cette légende du lion « de près montré » le symbole de la victoire du Bien sur le Mal, rien n'est moins sûr ?

En revanche, en délivrant ce Lieu de cette bête féroce, Enguerrand a donné à cet emplacement pour le Bien, au cœur de l'immense forêt, la possibilité d'y trouver un refuge.

Ainsi quelques vaines tentatives de résurrection de ce lieu abandonné, au gré d'initiatives diverses, c'est le département de l'Aisne qui donnera à la « belle endormie » le baiser salvateur en rachetant, le Lieu, le 6 février 1862.

Mais les biens de l'abbaye constituent un vaste domaine de plus de 80 hectares et il ne semble pas possible pour un domaine public d'en faire l'acquisition pour une exploitation économique.

Un tel lieu ne pouvait qu'abriter un établissement public dans lequel le travail agricole n'aurait qu'un caractère accessoire à la vocation première dudit établissement.

Vint alors l'idée d'y installer un « Asile d'aliénés », conformément aux dispositions de la loi du 30 juin 1838 et, puisque la loi imposait au département de créer un tel établissement, la solitude de Prémontré, au fond de la vallée de la Vionne, avait un côté rassurant.

N'était-ce pas effectivement pas le Lieu idéal, pour y « accueillir » des fous ?

¹ Extrait du poème inédit « Mes Amis les fous » ; archives familiales.
Ce poème figurait dans un recueil en projet : *Sur l'Or du Sable*.

Mais, aussi, rendre à Prémontré sa grandeur humaine en accueillant des malheureux, des démunis ?

Après divers travaux de construction pour l'accueil des « aliénés » et la création d'un lieu de vie presque autosuffisant, avec notamment ateliers, boucherie, boulangerie, et corps de ferme, aménagements nécessaires en cette vallée isolée, l'Asile fut officiellement ouvert le 1^{er} mars 1867 pour 61 premiers pensionnaires encadrés par 4 religieuses de la communauté des Sœurs de la Roche sur Foron.

Malheureusement, le classement en 1862 des bâtiments de l'ancienne abbaye comme Monument Historique n'empêchera pas les travaux d'aménagement de priver l'Histoire de nombreux témoignages du passé.

Mais Prémontré revit...

Et ce territoire, qui a toujours vécu à l'ombre de ces bâtiments magistraux, va de nouveau faire vivre ses habitants, car Prémontré sans activité au sein de ces vénérables murs, ne sera jamais qu'un saint désert.

Alors, s'il te plaît Pépé, explique-moi ton Prémontré.

« Nous avons laissé en 1789, la maison-mère vidée de tous ceux qui étaient sa raison d'être et notre cœur a frémi à la pensée que ce merveilleux bouquet de pierres allait se flétrir et s'effeuiller lentement, pour ne plus être à la face du ciel qui, au cours des siècles, lui avait tant souri, qu'un amoncellement de débris. C'était mal connaître les desseins de la Providence : le destin de Prémontré suivait toujours la voie dans laquelle la main puissante de Norbert l'avait lancé ; il la suivra longtemps encore malgré la colère des hommes »¹.

Ce sera ton pays, ta terre, tu l'aimeras ?

Aurais-tu fait tienne cette réflexion de Jacques Lacarrière :² « Le centre du monde est partout où les yeux et la main de l'Homme transforment l'histoire et la pierre en sourire ? »

¹ Extrait d'un texte d'Albert Letombe en 1943 : « Vallée de misère », qu'il destinait à une publication.

² Jacques Lacarrière : *Dictionnaire amoureux de la Grèce* ; Plon-l'Abeille.

À mon vallon¹

Ô vallon frémissant d'aubes et de réveils
Pays d'arbres hautains, gonflés d'ardente sève
Tu brilles de désirs et d'éclats sans pareils
Et ton charme, ô joyau, se transforme sans trêve.
Ton âme se reflète en tes étangs vermeils
Elle est pure, naïve et féconde en beaux rêves
Que je vois s'élever comme de clairs soleils
Dans le ciel embelli par leurs lumières brèves.
Au seuil de la forêt, le Mystère, jaloux
Garde de lourds secrets que les vents en courroux
Emportent, un par un, dans les plis de leurs voiles.
Je t'aime, ô mon pays, pour tes matins joyeux,
Et tes soirs où l'on voit, dans le lac radieux,
De grands cerfs altérés buvant l'or des étoiles.

¹ « À mon vallon », in *Sur l'Or du Sable* non publié ; archives familiales.

Une famille

Édouard Letombe – Marie Dessaint

1822 – 1888

1824 – 1871

Édouard François, ép. Boissolle

1851 – 1923

1857 – 1939

Marie Juliette

1849 – 1915

Louis Ernest

1852 – 1919

(L'Oncle curé)

Paul Alfred

1858 – ?

Paul Ernest **Albert, ép. Lucie Petit ;**

1877 – 1951

1890 – 1958

Célestine Esther Marguerite

1879 – 1960

André Édouard

1883 – 1946

Andrée Letombe

1923 – 2002

LE PAIN¹

« Il me souvient que mon grand-père,
Quand j'étais tout enfant, prenait ma frêle main
Et me disait : – petit, sois loyal et sincère
Et d'un noble moyen sache gagner ton pain »

Les premières années d'Albert

Paul ; Ernest ; Albert, tu es né le 24 janvier 1877 à Laon ; à proximité de l'abbaye de Saint-Martin, l'une des deux filles aînée de l'Ordre de Prémontré, avec l'abbaye de Floreffe en Belgique. Ton livret militaire nous enseigne, tu mesures 1,69 m et as les cheveux châains et les yeux gris. Bien vite, tu vas vivre en la maison-mère de ce prestigieux Ordre, où son père, Édouard (junior) a été nommé le 16 octobre 1881 receveur économe de l'Asile d'Aliénés à l'âge de 30 ans.

La famille Letombe a acquis une certaine aisance financière.

L'Économe de l'Asile est alors logé dans les murs de l'abbaye et plus précisément dans un vaste appartement installé dans le bâtiment central, dit de l'horloge, à droite de cette rotonde médiane qui vient d'être consacrée chapelle de l'établissement et deviendra aussi église paroissiale. Le Directeur quant à lui est logé, symétriquement sur la gauche de cette chapelle.

— Mais toi, confronté à ce monde particulier que tu appelles : la folie, je crois que tu t'y es intéressé pour te forger tes convictions.

Et qu'as-tu observé, écouté, regardé ?²

— *Quand je suis entré en contact [avec cet univers], j'étais jeune, j'avais 9 ans et, depuis, j'ai toujours habité la belle vallée accueillante de Prémontré.*

Les plus petits actes de sa vie particulière n'ont pas eu de secret pour moi et, pourtant, malgré ma longue habitude des malades, il m'est difficile de pouvoir juger ces pauvres êtres qui, par certains côtés, apparaissent si différents de nous. Quand nous voyons vivre autour de nous, pendant des années des hommes, quels qu'ils soient, civils ou soldats, nous pouvons porter sur leur

¹ Extrait du poème : « Le pain » ; primé à Reims ; E. Figuière Éditeur, Paris.

² Extrait du texte de 1943 : « Vallée de misère ».

compte un jugement d'ensemble ; certaines qualités ou certaines vertus prédominent, ainsi que certains défauts.

On dira d'un peuple qu'il est loyal et brave, mais qu'il est en retour versatile et léger. On pourra vanter son honnêteté, sa fidélité à la parole donnée, son ardeur au travail.

— Mais tu as vécu avec et parmi les malades, est-ce que tu as acquis une quelconque certitude à leur égard ?

— Avec les malades de l'esprit, aucune appréciation de ce genre n'est permise.

On peut vivre 60 ans au milieu d'eux sans les connaître, c'est mon cas.

Le fond de leur âme m'est resté aussi étrange que s'il s'était agi d'habitants d'une autre planète. Pourtant, chacun d'eux, pris isolément, donnait des preuves d'intelligence, de culture générale, parfois très étendue, et aussi, dans certains cas, des témoignages d'affection et de dévouement.

Mais l'invisible lien dont parle Léon Dierx dans son beau poème les « lèvres closes » :

« L'invisible lien, partout, dans la Nature,
Va des sens à l'esprit et des âmes aux corps »

Ce lien qui les rattachait à la communauté humaine était rompu et rien n'unissait plus et ne pouvait plus unir toutes ces pauvres âmes sans cohésion.

C'est comme cela que je m'explique l'enfer !

— Explique-moi encore, que sais-tu de la folie ?

— L'antiquité connaissait la folie et la considérait tantôt comme un bienfait, tantôt comme une punition des dieux.

Ces préjugés furent combattus par Hippocrate, et de grands progrès se manifestèrent à ce point de vue pendant la période gréco-romaine.

Nous en avons la preuve dans les dispositions prises par le droit romain au sujet de la curatelle des aliénés.

On distinguait alors deux classes de fous :

Le furiosus présentant des intervalles lucides et le mente captus, n'en présentant pas.

Alors que le mente captus restait toujours incapable, le furiosus était considéré comme capable pendant ses périodes lucides, au cours desquelles cessaient les fonctions du curateur.

Le malade mental n'était donc pas un pauvre être abandonné ; il était protégé par la loi et il le fut jusqu'au Moyen Âge qui, malheureusement, oublia toutes les conquêtes du passé.

Il fallut attendre le XVII^e siècle, pour que ces malheureux fussent traités avec un peu d'humanité.

Médecin de Bicêtre en 1792, Pinel libère les aliénés de leurs fers, et par étapes très lentes nous voyons le régime des aliénés s'améliorer, pour aboutir à la promulgation de la loi du 30 juin 1838, qui régit encore les hôpitaux psychiatriques, cette loi ordonnait sur tout le territoire français, la création d'établissements spéciaux destinés à recevoir les malheureux déments.

Le principe de la séparation complète des aliénés et des autres malades était, dès lors, établi.

Grâce à l'influence de Pinel et d'Esquirol qui insistent sur la curabilité de la folie, l'idée se répand que les aliénés sont des malades ayant droit à des soins et non des prisonniers enchaînés.

— Comment cela se passait-il alors à Prémontré dans ce monde médical si particulier ?

— Jules Dagron fut le premier directeur de l'asile de Prémontré.

Médecin à l'hôpital psychiatrique de Ville-Errard, membre de la Société médico-psychologique. Pour lui, il y a dans l'aliénation une cause morale que le médecin doit maîtriser grâce à une relation personnalisée, humaine avec le patient. Cette conception de la maladie mentale et de sa compréhension est à la base de la remise en cause de l'enfermement en tant que principale réponse des autorités publiques aux troubles. Il préconise dans une visée thérapeutique le travail manuel, la discipline, les moyens de distraction et les exercices religieux (à moins qu'ils ne soient néfastes pour le patient).

La folie, disait le Docteur Viret, médecin directeur de Prémontré-hôpital, qui succède au Docteur Dragon, est une « exagération du moi ».

Cette définition, ramassée en trois mots, m'a toujours paru très juste, tout au moins pour le profane qui juge l'aliéné sur ses côtés extérieurs. Un malade mental est toujours un individualiste très pénétré de son importance et doué d'une activité très personnelle ; sachant examiner les plus petits défauts du voisin et ne voyant pas toujours la poutre qui va le faire trébucher.

— Ne ressemblent-ils pas en cela à beaucoup de gens sensés ?

— C'est tout à fait mon avis : ils leur ressemblent d'ailleurs à tel point que j'ai toujours tenté d'appliquer à chacun d'eux le 2^e hémistich